

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Jean Melmoux

Souvenirs d'un enfant viennois, pendant la Seconde Guerre mondiale

Premier tableau. Mai-juin 1940, vers Montauban

Je suis né le 23 octobre 1935 à la clinique Jeanne d'Arc, future clinique Trénel, à Sainte-Colombe. Cette grande figure viennoise que fut le docteur Louis Trénel présida à ma naissance, tout comme, des années plus tard, il réussit à sauver ma main gauche des conséquences d'un grave accident. Le petit garçon que j'étais avait donc en septembre 39, au début de la guerre, à peine quatre ans. Inutile de préciser que je n'ai aucun souvenir précis et repérable des graves événements en cours. Je continuai à mener, jusqu'en mai 40, la vie paisible d'un petit enfant aimé. Durant cette assez longue période (près de 9 mois), intermède incertain et angoissant avant la catastrophe, dominait l'inconscience d'une nation – la Grande Nation –, trop sûre d'elle, trop naïve peut-être, qui comprenait mal à quel point elle avait été épuisée physiquement, moralement, spirituellement, par les terribles pertes de la guerre de 14-18. Guy Pedroncini, dans sa belle biographie, *Pétain le soldat, 1914-1940*, rappelle utilement que, dans les cinq premiers mois de cette guerre, jusqu'en décembre 1914, chaque jour en moyenne 2000 soldats français furent tués : « si l'on faisait sonner le glas une minute par mort, il sonnerait quatre mois, jour et nuit, pour les seuls morts français de Verdun¹ ». Cette terrible saignée aggrava le déclin démographique du pays, mais, au-delà du bonheur passager de la Victoire, elle cassa pas mal de choses dans son moral, marqué par l'horreur de la guerre.

C'est donc dans un calme relatif, mélange d'optimisme inconsidéré et d'angoisse diffuse, que se déroulèrent les quelque huit mois de cette « drôle de guerre », comme l'a nommée, dans un article passé inaperçu en octobre 1939, repris comme titre d'un livre publié en 1957, l'écrivain Roland Dorgelès. Puis, en six semaines d'une effrayante brutalité, du 10 mai au 20 juin 1940, l'armée française, jugée invincible depuis sa victoire de novembre 1918, s'effondra sous la ruée des armées allemandes avides de revanche. Dans son sillage, le gouvernement de la III^e République, dépassé par les événements, s'effondra lui aussi. Mais tout cela, et ses suites, est bien connu.

Je veux seulement évoquer ici, car c'est indispensable pour la suite de mon propos et pour sa bonne intelligence, l'incontrôlable panique qui s'empara des populations françaises menacées par la rapide progression des Allemands. Le souvenir des exactions sanglantes qu'ils avaient commises en Lorraine (dans

1 - Guy Pedroncini, *Pétain le soldat, 1914-1940*, Paris, Perrin, 1998, p. 107.

la Meuse en particulier) à la fin de 1914 était encore présent dans la mémoire des gens de l'Est français. Des drames plus récents, amplifiés et déformés par la rumeur, accrurent l'affolement. Pedroncini indique que 25% des populations menacées quittèrent leur domicile : plus de dix millions de « déplacés » au total ! Ce fut la débâcle, formidable pagaille qui paralysa tout, et qui contribua à rendre l'Armistice obtenu par le maréchal Pétain plus qu'indispensable, salvateur... malgré ses dures conditions, qu'une capitulation inévitable eût évidemment aggravées.

Le début du beau film de René Clément de 1952, *Jeux interdits*, illuminé par l'inoubliable présence d'une toute petite fille, qui allait devenir une grande actrice, Brigitte Fossey, ranime puissamment cet exode sous les bombes et les mitraillages, qui ne peut se comparer, toutes choses égales d'ailleurs, qu'avec un autre exode, plus massif encore, plus inorganisé encore, et plus irréparable sur le long terme, celui des millions d'Allemands qui s'enfuirent de l'Est de l'Europe pour fuir les terrifiantes exactions d'une Armée rouge vengeresse : dur retour de bâton...

Il convient à présent de revenir au sort de ma petite personne dans ces grands bouleversements. Au milieu de cette terrible année 40, mon père commençait à souffrir de la tuberculose, maladie pratiquement incurable jusqu'au début des

années 50, et qui allait l'emporter peu après la fin de la guerre. Mon enfance a été assombrie par ses interminables absences, liées à sa maladie, et ses trop brefs retours qu'il illuminait de son courage, de sa culture et de sa paradoxale joie de vivre, si communicatives, et qu'il tenta de me laisser en héritage. Ma mère, sous la pression d'une

pauvreté nouvelle créée par cette maladie, avait repris une place de postière à Sainte-Colombe, place qu'elle conserva de nombreuses années. J'ai vécu là avec elle et sa mère, impressionnante personnalité, dont l'énergie et la tendresse mêlées m'ont guidé toute mon enfance, et même bien après. Devant l'avancée allemande qui semblait inexorable, ma mère s'est trouvée confrontée à deux devoirs, malaisément conciliables. Il lui fallait rester à son poste, à sa poste, donc. Elle le fit sans hésiter, avec le courage modeste qui était le sien. Elle m'a raconté plus tard



Fig. 1 : Sainte-Colombe - la poste en 1940-1945 se trouvait sur le côté est de la route nationale (à gauche sur la photo) avant d'être transférée à l'emplacement ultérieur (parvis de la mairie), indiqué par l'enseigne peinte, à droite sur la photo [photo R. Lauxerois].

les défis que lui posèrent les nombreux coups de téléphone, télégrammes, envoyés par les officiers et les soldats français en déroute, qui tentaient de rallier leurs familles ou d'avoir des nouvelles. Ils étaient parfois exigeants et peu aimables.

Ma mère avait peur pour moi. Elle décida donc, avec l'accord de ma grand-mère, de nous éloigner du couloir d'invasion qu'a toujours été la vallée du Rhône. Elles ont très vite organisé notre double départ vers le Sud-Ouest qui leur est apparu, à tort ou à raison, comme le point de chute le plus sûr. En fait ma grand-mère, qui était l'aînée d'une famille de 10 enfants, avait un jeune frère éleveur de chevaux et jockey à Beaumont-de-Lomagne, qui souhaitait nous accueillir dans ces circonstances exceptionnelles. Elle avait aussi un neveu cheminot à Grigny, qui organisa notre départ par le train. Tout cela permet d'apprécier l'importance des familles, des relations de parenté, de la profonde solidarité en cas de besoin, qui ont joué un si grand rôle en France, dans ces années troublées. Nous voilà donc partis. Tout alla bien jusqu'à Sète. Mais là, les difficultés arrivèrent ; tout était paralysé, presque plus de trains pour l'ouest ni pour nulle part. La ville était envahie par des dizaines de milliers de réfugiés, souvent dépourvus de tout, hésitant entre la peur, la faim, et une colère désespérée.

Là, je laisse parler mes souvenirs surtout à travers les récits que ma grand-mère m'a faits plus tard. Il ne me reste de tout cela que quelques flashes de mémoire visuelle, lors de brefs moments éparpillés dans le temps. Je me souviens d'une interminable attente dans un immense hangar, avec des groupes de gens assis, couchés, marchant çà et là. J'avais faim, et je me souviens, sans garantie d'exactitude, que l'on venait nous servir de temps en temps de grandes feuilles de salade, sur lesquelles il y avait des aliments indéfinissables. Je réclamaï plus, dans mon égoïsme d'enfant, et ma grand-mère me donnait le contenu de son maigre repas. Combien de temps ? Je ne sais. Ma grand-mère me parla plus tard d'un officier qui tentait de calmer la colère des gens et qui leur disait : « Mais, mes pauvres gens, où voulez-vous donc aller ? Vous voulez donc vous jeter dans la mer ? » Puis une sorte de miracle se produisit. Ma grand-mère, toujours elle, qui avait un aplomb impavide, alla trouver cet officier français (ou un autre ?), munie du livret militaire de son mari, mon grand-père donc, mort peu après la Grande Guerre. Ce livret était éloquent : citations, médailles, etc... Ce « héros involontaire », selon l'expression magnifique d'Henri Barbusse (*Le Feu*, 1916), avait bien mérité de la France. Cet officier, sans doute admiratif, peut-être ému, nous accorda un rare laissez-passer vers Toulouse. Pour une fois la formule, belle et creuse, de Clemenceau sur les Poilus, « ils ont des droits sur nous », s'était révélée honnête et juste. Et nous arrivâmes enfin sans plus d'encombres à Toulouse. Je me souviens d'une pluie battante ; j'étais trempé, j'étais épuisé, je serrais la main de ma grand-mère qui avançait d'un pas bien rapide pour moi, je la regardais parfois. Et le calme, la fermeté de son visage me rassuraient. Avec une protectrice pareille, rien de mal ne pouvait m'arriver... Et ça a marché ! Au lieu du rendez-vous, nous avons vu arriver un petit homme vif, joyeux, énergique, qui nous amena au point d'arrivée, chez lui, à Beaumont-de-Lomagne, sur les bords de la Gimone.

Plusieurs mois de tranquillité s'ouvraient devant nous, renforcés par le relatif retour à la normale, conséquence de l'Armistice. Cela rassurait notamment sur le sort de ma mère, « coincée » par son travail et son mari malade à Sainte-Colombe. Je me souviens des promenades, des baignades aux bords de la Gimone, baignades prudentes, car elle était profonde, et des noyades intervenaient parfois. J'ai été le témoin de l'une d'entre elles, après des recherches longues et sans espoir. Je me souviens surtout des chevaux. Mon oncle, merveilleux cavalier, tenta de m'initier à l'équitation. Il renonça vite : je n'étais pas doué, et ces grosses bêtes ne m'inspiraient aucune confiance. Mon cousin et ma cousine allaient, eux, devenir des cavaliers émérites. Mais, tout cela, c'était de l'amitié, de l'affection, du bon temps. Quelques mois plus tard, cette brève période s'engloutit dans le passé.

Deuxième tableau. Laffrey, au pied de Napoléon

« On ne devrait jamais quitter Beaumont de Lomagne ». Pourtant, à la fin de l'été 41, ma grand-mère, comprenant la charge qu'elle et moi représentions tout de même pour la famille de son jeune frère, entra en contact avec une sœur cadette qui vivait depuis de nombreuses années dans la Matheysine, petit pays au sud de Grenoble, entre Vercors et Oisans, à Laffrey, où elle tenait avec son époux et sa fille à la fois une boucherie et un commerce de vins. Ma tante accepta sans hésiter, les deux sœurs s'aimant beaucoup. Cet accueil fut illimité et jamais remis en question. Ainsi, après un retour de quelques mois à Sainte-Colombe, nous arrivâmes dans ce village de montagne où nous allions rester sans interruption notable jusqu'au printemps 1944. Pour le jeune enfant que j'étais, c'était une vie nouvelle et intense qui s'ouvrait.

Je m'arrête ici, un bref instant, pour insister à nouveau sur l'importance, durant cette période de l'occupation allemande, des solidarités familiales, du sens du devoir aussi. En effet cet accueil généreux représentait aussi bien pour les hôtes que pour les invités du travail, des dépenses, de la dépendance aussi. Tout cela n'a été bien vécu que par le sens profond de la réciprocité nécessaire des services rendus. L'enfant que j'étais a toujours trouvé que ce qui marchait bien allait de soi. Ce n'était pas tout à fait aussi simple. Cela dit, c'est sans doute à Laffrey que j'ai passé, malgré la guerre – à cause de la guerre aussi –, les plus belles années de mon enfance.

Qu'était donc Laffrey à cette époque ? Un village de montagne surplombant Vizille et la vallée de la Romanche. Quand nous descendions parfois, avec les cars Charlaix, sur Vizille ou Grenoble, pour quelques courses utiles, nous emprunions sur plus de 7 kilomètres la redoutable descente de Laffrey, longtemps restée célèbre par les accidents meurtriers qui l'endeuillèrent. Pour au moins l'un d'entre eux, je fus le témoin de la rapidité des secours apportés par les hommes du village. Laffrey, c'était aussi le pays des quatre lacs se succédant du nord au sud, étroits et profonds, du lac Mort, le plus sinistre dans son écrin de sapins, jusqu'au lac de Pierre-Châtel, avec au centre le Grand Lac, à peu près aussi étendu que le grand lac vosgien de Gérardmer, et fort profond, plus de cent

mètres, fort poissonneux aussi, ce qui en cette période de guerre était précieux. A l'époque du frai, nous ramenions de pleins seaux de poissons d'une petite baie où ils grouillaient, littéralement. Aucun garde-pêche n'était là. Il faut dire que le braconnage faisait partie de la vie courante... et améliorait un ordinaire juste suffisant parfois. Ces lacs, magnifiques en eux-mêmes, et assez isolés, étaient entourés de tous côtés de hautes montagnes, le Grand Serre à l'est, dépassant les 2000 mètres, Belledonne et le Taillefer au nord, approchant les 3000 mètres, l'Obiou, enfin, plus au sud, mais très visible, approchant aussi les 3000 mètres. Et enfin, sur la côte ouest du lac, assez élevée, on voyait la belle statue de Napoléon, qui, en haut de la Prairie dite de la Rencontre, surplombait le Grand Lac.



Fig 2 : La statue de Napoléon à Laffrey, installée en 1929 dans la Prairie de la Rencontre ; œuvre d'Emmanuel Frémiet (1868)
[photo R. Lauxerois].

La Prairie de la Rencontre ? Ce terme mérite d'être expliqué, car il rattache Laffrey à l'un des événements importants de l'histoire de la France, le retour au pouvoir de Napoléon en mars 1815. L'Empereur avait été exilé à l'île d'Elbe, proche de sa Corse natale, à l'automne 1814. Il s'en échappa et débarqua avec une petite troupe dévouée à Golfe-Juan le 1^{er} mars 1815 pour tenter de reprendre le pouvoir. Il commença ensuite sa marche sur Paris par la route qui, en souvenir de cette expédition, a gardé le nom de route Napoléon. Et le 7 mars 1815 il se heurta, un peu au sud de Laffrey, aux troupes envoyées par le nouveau roi Louis XVIII pour l'arrêter. La disproportion des forces en présence est écrasante. Face à l'équivalent d'un petit bataillon, se trouve le 5^e Régiment d'infanterie. La partie semble perdue. Mais Napoléon s'avance dans la fameuse prairie, seul, et, ouvrant largement son manteau face à la troupe, il s'écrie d'une voix puissante : « Soldats ! Je suis votre Empereur. Reconnaissez-moi. S'il y en a un qui veuille tirer sur son Empereur, je suis là. » Et les soldats, admiratifs de son courage, connaissant bien l'immense légende qui entourait cet homme hors normes, se rallièrent à lui en criant « Vive l'Empereur ! ». Commence alors la marche triomphale sur la capitale, dans le ralliement de l'immense majorité des populations rencontrées. Et elle est immortalisée par la formule rapportée par Napoléon lui-même à Sainte-Hélène, inscrite au bas des deux aigles de bronze qui encadrent la porte d'entrée de la Prairie : « l'Aigle, porteur des couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. » On connaît la suite malheureuse : la défaite, de justesse mais irrémédiable, de Waterloo.

Pourtant lorsque, avec mes copains du village, je jouais durant des heures dans cette prairie, escaladant joyeusement la statue impériale, cheval et cavalier compris, au prix de quelques chutes douloureuses, certes, l'histoire ne m'intéressait pas. Je ne comprenais pas grand-chose en regardant cette statue. Mais c'est sans

doute là que, plus tard, revenant parfois à Laffrey, j'ai trouvé ma passion pour le passé, mon désir de le comprendre et de le faire revivre, en somme mon métier d'historien, sous le signe de l'Aigle... Je rappelle, ici, pour m'en amuser bien sûr, l'immense aigle aux ailes déployées, un des derniers des Alpes, superbement naturalisé, qui, dans l'épicerie du village, l'épicerie des frères Ravanat, planait à jamais au-dessus des paquets de lentilles et de semoule. L'Aigle impérial revivait-il en lui ? En tout cas, il permettait à quelques clients d'évoquer son souvenir. Quand a-t-il été « mis à la retraite » ?

Je reviens à ces années d'enfance dans ce pays de Matheysine où vécurent obscurément pendant des siècles mes ancêtres paternels, les Melmoux. Il faut bien constater qu'à certains égards elles furent rudes. Nous n'avons certes pas souffert de la faim, une paysannerie très nombreuse nous en préservait. Le commerce familial nous aidait. Mais beaucoup d'objets de première nécessité, parfois, étaient malaisés à trouver, ou trop rares, ou trop coûteux. Je n'ai guère compris alors ces soucis... mais ils existaient. Le climat lui aussi était rude. Ce couloir entre Oisans et Vercors est brûlant et orageux l'été, il est venteux, neigeux, très froid l'hiver. Et ces hivers de guerre furent quelquefois terribles. Nous autres enfants, nous étions parfois quasi engloutis dans l'épaisseur du manteau neigeux. Evidemment le ski et surtout la luge nous faisaient oublier ces désagréments. Et durant la majeure partie de l'année, des espaces illimités s'ouvraient devant nous, les enfants, sur quelques centaines d'hectares assez aisément extensibles en réalité, au gré de nos temps libres, considérables, de notre endurance, croissante, et de notre audace, grandissante elle aussi. Nous rentrions fréquemment aussi fourbus qu'heureux, grondés avec plus ou moins de conviction, et bien décidés à garder notre liberté de mouvement.

J'ose à peine parler de l'école. Mon passage à l'école de Laffrey fut assez anecdotique. La plupart des adultes du village ne voyaient pas l'utilité réelle des études. Ils n'avaient guère tiré profit des leurs. Les institutrices étaient parfois sévères, mais peu exigeantes sur le niveau. Quant à l'instituteur, il me déplaisait fort... et c'était largement réciproque. Cela aurait pu mal finir, sans les efforts diplomatiques de ma grand-mère ou de ma tante. Aussi je m'absentais le plus souvent possible, et personne ne me contraignait sérieusement. Autant dire que, lorsque j'ai quitté Laffrey, j'étais fort ignorant et dépourvu de tout intérêt pour l'école. En cela je conformais sans le savoir ma vie d'enfant avec les principes éducatifs de Péguy dans *Le Mystère des Saints Innocents* :

« On envoie les enfants à l'école, dit Dieu,
Je pense que c'est pour oublier le peu qu'ils savent. (...)
Ce sont les enfants qui savent tout,
Car ils savent l'innocence première. »

Pour ce qui est de « l'innocence première », tel que je me vois à cette époque, j'ai tout de même des doutes. Faisais-je au moins partie de ces enfants qui « savent tout » ? Cela dépend du sens qu'on donne au mot « tout ». Mais en ce qui concerne l'habitude de la vie libre dans la nature, avec ses joies et ses risques,

j'en savais pas mal. Et j'ai essayé, par la suite, de ne pas trop oublier ce « pas mal », un peu éloigné parfois de l'innocence première. Avec mon petit cousin que j'aimais comme un frère, et plus qu'un frère, nous avons multiplié les escapades, les sottises, affronté de vrais dangers, avec un mélange d'inconscience enfantine et de prudence acquise au fil des mésaventures dont certaines auraient pu mal tourner... L'école buissonnière bien vécue est un vrai savoir, qui s'acquiert « sur le tas »... Que de petites ou grandes émotions ! Les taureaux, Montbéliard ou Abondance, rencontrés en plein champ, aux bords des ruisseaux, faisant sauter des mottes de terre avec leurs sabots, étaient dissuasifs... certaines vaches aussi, parfois. La rencontre des vipères, incroyablement nombreuses, était quasi quotidienne, et ne nous causait guère d'appréhension. L'hiver, sur sa fin, avec la glace du lac qui s'étoilait sous nos pieds, était plus redoutable. Mais parfois certaines rencontres imprévues au fond des bois étaient d'une surprenante beauté. Un jour nous avons vu, dans une clairière isolée, un couple de gros oiseaux, des grands tétras je crois bien, déjà fort rares, en pleine parade amoureuse. Plus tard, nous vîmes tout proche, un soir, le vol lent d'un impressionnant nocturne aux immenses yeux dorés. J'ai beaucoup oublié depuis ce temps lointain et, pourtant, je pourrais multiplier de tels souvenirs. Malgré la guerre, malgré tout, c'était pour nous le temps du bonheur.

Je me souviens, plus particulièrement, de ce qui fut sans doute notre plus notable escapade de cette période. Avec mon cousin et un petit berger piémontais nettement plus âgé que nous, placé chez des paysans du village voisin de Cholonge et qui ne s'y plaisait pas, nous avons décidé de partir, sans avertir personne, à la conquête du Grand Serre. La montagne de Cholonge, comme nous l'appelions, n'avait guère plus de 2000 mètres et, excepté aux alentours plus rocheux de son sommet, n'était guère mieux qu'une montagne à vaches. Mais cela représentait tout de même environ 1000 mètres de dénivelé : pour trois gamins, ce n'était pas si mal ! Ce furent, d'abord, de longues heures de liberté joyeuse au milieu des champs puis des bois. C'était le plein été, les jours étaient longs. Nous n'arrivâmes pas au sommet, la fatigue nous gagnait, le village nous semblait bien loin... mais il s'en fallut de peu. J'ai pensé plus tard que nous avions dépassé les 1800 mètres, sans garantie. Un temps de pause, dans les fleurs et les papillons, au-dessus d'un paysage splendide, nous permit de faire le point et de commencer à nous inquiéter. Le temps passait, le soleil baissait. Le retour fut difficile, nous étions épuisés. A l'entrée de Cholonge, nous vîmes une petite troupe qui arrivait. Une voix s'écria : « Les voici ! ». Nos proches inquiets avaient appelé les voisins, et ils étaient partis à notre recherche. L'accueil fut désagréable. Finalement c'est une poésie de Clément Marot (1496-1544) qui me semble le mieux illustrer, à près de cinq siècles de distance, cette période de mon enfance :

« Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblais l'aronde qui vole,
Puis çà, puis là : l'âge me conduisait
Sans peur ni soin, où le cœur me disait. »

J'ai laissé, alors, moi aussi, parler le cœur. Il me restait certes bien assez de temps, plus

tard, pour laisser parler la Raison, la sèche raison raisonnante. Et je pare dans mes souvenirs son front austère de quelques petites fleurs de montagne un peu fanées.

Avant de clore ce récit de mes aventures laffreytoises, je souhaite répondre à une question que peuvent se poser certains lecteurs, tenants d'une éducation soignée : comment deux enfants très jeunes ont-ils pu jouir d'une telle liberté ? Où étaient passés les parents, les adultes, qui d'ordinaire cadrent et limitent ces indépendances enfantines ? La réponse est relativement simple, et je l'ai déjà suggérée au détour des faits racontés : c'était la guerre d'abord, puis, après novembre 42 l'occupation de la zone « libre » où se trouvait Laffrey, aggravant encore la situation dans tous les domaines, et notamment dans le domaine éducatif. En gros, les hommes « dans la force de l'âge » étaient souvent absents, et ceux qui restaient étaient ou trop vieux ou trop jeunes. Beaucoup d'hommes étaient prisonniers de guerre, certains, plus rares, combattaient dans les armées alliées. D'autres, moins glorieusement, portaient au STO. Ceux qui étaient restés à Laffrey étaient plus âgés, souvent anciens combattants, parfois, comme mon oncle, mutilés de guerre. Quant aux hommes vraiment jeunes, ils l'étaient trop pour s'occuper sérieusement des enfants. Et, dans cette Matheysine si proche du Vercors, ils passaient de plus en plus à la Résistance. C'était plus gratifiant que de jouer à la nourrice sèche. Restaient, pour s'occuper de nous, les femmes, surchargées d'enfants, de travaux, de soucis, matériels ou autres. Elles s'occupaient vraiment de leurs filles, qu'elles faisaient participer à leurs activités. Sauf exception les garçons, je crois, leur donnaient plus de soucis que de satisfactions et les encombraient plutôt. Les bons conseils l'emportaient sur la surveillance ferme et continue. Nous les écoutions d'une oreille peu attentive. C'était parfois bien dommage, mais cela nous donnait de l'indépendance, comme vous avez pu le constater.

Tout cela s'arrêta, d'une façon qui me parut assez brutale, assez surprenante, et qui me laissa fort amer et fort triste. Ma grand-mère m'annonça un beau jour, si je puis dire, qu'il fallait quitter Laffrey, ma mère insistant beaucoup pour nous voir revenir à Sainte-Colombe. Je me souviens que, dans le car du retour, mon humeur sombre se rasséréna un bref instant lorsque je vis que nous arrivions à... La Frette... L'illusion fut brève.

Troisième tableau. Retour à Sainte-Colombe, 1944-1945

Je quitte donc Laffrey au printemps de 1944, après deux ans de séjour presque en continu. Il y avait eu tout de même quelques brefs retours à Sainte-Colombe. A présent ma mère, restée seule à tenir avec une constance admirable le petit bureau de poste situé un peu au sud de la mairie, de l'autre côté de la route, tenait à nous revoir. Sa solitude n'avait été rompue que par les retours de plus en plus espacés de mon père, de plus en plus malade, qui passait d'un sanatorium à l'autre. Pas vraiment gai. Et, en effet, elle n'était pas d'humeur joyeuse. Cela se comprend. Mais à 8 ans on comprend peu, ou mal, ces choses-là. Et puis je ne la connaissais plus tellement. Ma vraie mère de cœur, c'était ma grand-mère, présente au quotidien, et pour laquelle j'avais une préférence marquée, bien réciproque, et qui dura... aussi longtemps qu'elle vécut.

L'école communale de Sainte-Colombe : pas drôle non plus. Les bons copains de Laffrey, rieurs et amicaux, mon cousin en tête, avaient disparu. Mes condisciples du moment étaient, d'emblée, devenus hostiles. J'étais arrivé en cours d'année, comme un cheveu sur la soupe. Mal accueilli, je me suis buté..., eux aussi. Ce fut assez brutal ; j'ai un peu donné, j'ai davantage reçu... Il n'y a là rien d'anormal dans ces affrontements entre garçons. Et l'époque donnait l'exemple de la brutalité. Et c'était bien cela l'important : la recrudescence de la guerre, surtout depuis août/septembre 1943, avec l'occupation allemande de l'Isère, donc la fin de la zone italienne, encore un peu préservée, dans laquelle se trouvait le département. Plus de « zone nono », l'ennemi était là, pas spécialement féroce d'ailleurs, sauf s'il était provoqué ou se sentait menacé. Mais cela arrivait, cela, surtout, pouvait arriver à tout moment. Cela faisait peser une inquiétude permanente. Et puis, il y avait les restrictions, les tickets d'alimentation J1, J2, etc., les combines aussi, le système D, le marché noir... Il y avait aussi de belles formes d'entraide, de générosité, des gens magnifiques, souvent discrets. Il m'arrive encore de penser à certains d'entre eux avec une admiration qui, sans doute, les aurait étonnés, dans leur habituelle modestie. Une comptine naïve que nous chantions parfois, sans grande valeur poétique malgré ses rimes, rappelle cette atmosphère lourde : « Mes amis / la vie est moche / parce que les Boches / nous amochent / à coups de galoches / sur la caboche. »

L'atmosphère à Vienne avait bien changé depuis nos séjours en 1941 et début 1942. Je vais essayer de me remettre dans l'esprit de cette période, et de retrouver les sensations d'un enfant de 9 ans, à la fois naïf et observateur. Ce n'est ni évident, ni facile. Je crois que le désespoir des lendemains du désastre de 1940 avait disparu. Les gens s'étaient habitués aux dures conséquences, aux diverses limitations nées d'une guerre perdue. Mais les tensions étaient beaucoup plus grandes, nées peut-être de l'espérance d'un avenir de liberté futur : les radios clandestines évoquaient les défaites, les reculs récents des armées allemandes. Je me souviens de conversations entre adultes qui me dépassaient largement, mais que j'essayais de comprendre. Je me souviens surtout d'un certain nombre de conversations familiales entre mon père et ma grand-mère, surtout lorsqu'il revenait entre deux séjours dans un sanatorium.. Mon père, résistant actif dans les limites de sa maladie, critiquait le régime de Vichy, et surtout un ou deux de ses protagonistes, dont l'impopularité devenait terrifiante. Ma grand-mère maintenait sa confiance dans le maréchal Pétain en qui elle voyait toujours, certes devenu trop vieux, le grand soldat, le vainqueur de la Grande Guerre. Et elle pensait, je crois, que l'armistice de 1940 avait été sa dernière victoire, puisqu'il avait évité une capitulation.

Peu politisée, elle gardait en réalité, comme beaucoup d'épouses de poilus de 14-18, le souvenir du vainqueur de Verdun en 1916, et du vainqueur avec Foch de l'offensive qui, de juillet à novembre 1918, avait abouti à la Victoire. Pétain et Verdun, les deux mots étaient associés, et, dans l'imaginaire de la France profonde, le Maréchal avait eu presque la dimension d'un héros de l'*Iliade*. Ma grand-mère avait été partante dans cet élan d'admiration, et elle lui avait été fidèle longtemps.

Je me souviens, à ce propos, de la venue à Vienne, le 20 mars 1941, du maréchal Pétain. Ma grand-mère m'avait emmené assister à l'événement. Déjà, à cette époque, mon père ne l'aurait sans doute pas fait. J'étais donc là, en ce jour, avec elle et une amie qui a pris des photos. Nous étions près de la gare, près du Monument aux Morts où le Maréchal devait déposer une gerbe (fig. 3), au sommet du cours Brillier, à l'angle de la rue Victor-Hugo (fig. 4).

Il y avait une foule pas très bruyante selon mon souvenir, plutôt calme, mais en sympathie et respect. Je me souviens d'avoir vu passer, dans une voiture découverte un petit vieillard impassible qui saluait la foule lentement. J'étais un peu déçu ; je me faisais une autre idée d'un héros légendaire (fig. 5).

En tout cas, à 85 ans, le Maréchal était encore infiniment éloigné de l'image qu'on s'en faisait quelque trois ans plus tard, dans la grande dégradation finale du régime de Vichy. Mais, en ce début de l'année 1944, le désamour entre la France et son Maréchal n'avait pas encore touché ni le cœur ni l'esprit de ma grand-mère. Et, bien des années après la guerre, j'ai eu, à plusieurs reprises, la surprise de constater que la fidélité au Maréchal vainqueur avait survécu au souvenir du vieillard quasi nonagénaire surveillant ce panier grouillant de crabes que Céline décrit si bien.

De ces conversations au sein de la famille ou avec des amis, je ne tirais aucune conclusion. Je n'ai fait que beaucoup plus tard le constat de l'abîme qui s'était créé entre ce que j'avais vu au printemps 1941, et ce que je pouvais entendre au printemps 1944.

A Sainte-Colombe, le temps passait. J'avais grandi. J'étais devenu beaucoup plus attentif à l'environnement. J'avais, je crois, le sens de l'observation, et j'avais aussi, j'ai même encore, une bonne mémoire. Les souvenirs affluent, entre lesquels je dois choisir un peu à l'aveuglette les plus marquants. Je me souviens donc d'un soir. Au souper un bruit violent nous fait sursauter : une vitre de la cuisine venait d'exploser. Une patrouille allemande avait vu un peu de lumière passer, malgré les papiers noirs du couvre-feu. Nous fûmes plus prudents par la suite.

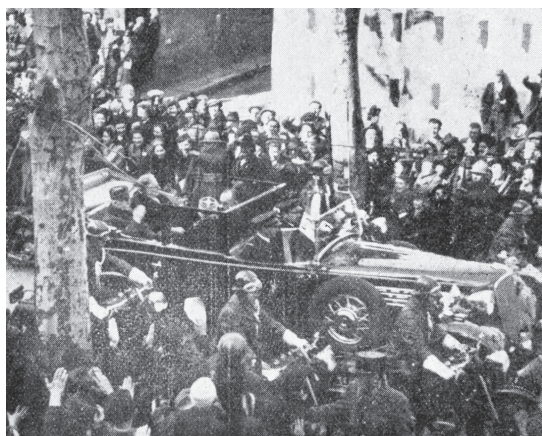
Autre souvenir, indirect celui-ci : ma mère m'a raconté qu'une dame de ses amies était allée rendre pendant l'été une petite visite de courtoisie à l'un de ses parents récemment décédé, au cimetière de Saint-Colombe. Et elle a vu de jeunes soldats allemands qui prenaient un bain de soleil, complètement nus, sur les pierres tombales. Elle a remis sa visite à une date ultérieure. Étaient-ce de beaux jeunes Aryens blonds aux yeux bleus ? L'histoire telle qu'elle m'a été racontée ne le dit pas ! Mais il est probable que la dame en question n'a pas pris le temps d'aller vérifier. La Libération n'était pas encore là, la libération des mœurs non plus... Autre souvenir : trois officiers allemands s'installent dans la plus grande pièce de notre appartement et nous en interdisent l'accès. Un « HERAUS ! » violent me dissuada d'insister, la première fois que j'osai défier l'interdit. A part cela, ils furent « corrects », et même, partant, l'officier qui les commandait me tapota la joue avec un sourire et m'offrit un pot de confiture. Ma mère le mit d'ailleurs à la poubelle, affirmant qu'il voulait nous empoisonner... J'étais furieux. Je pense qu'elle se trompait, mais c'était l'époque qui voulait ça.

Fig. 3 : Cérémonie au Monument
aux morts, présidée par P. Pétain,
le 20 mars 1941
[*Moniteur viennois*, 22 mars 1941].



Fig. 4 : Jean Melmoux et sa grand-mère, sont
installés sur la terrasse d'un petit bâtiment,
dominant la rue Victor-Hugo, au n° 71
[collection de l'auteur].

Fig. 5 : Le Maréchal dans sa voiture découverte
[*Moniteur viennois*, 22 mars 1941].



Autre souvenir, daté, lui, avec précision : la rencontre le 1^{er} avril 1944 d'un officier S. S. sur la place Bellecour, à Lyon. Comme cela arrivait régulièrement, nous nous rendions ma grand-mère et moi à Ecully, et après l'arrivée à Perrache, nous passions par la place Bellecour pour ensuite remonter la Saône, puis gagner, par le bus 19, Ecully. Sur cette place Bellecour, donc, nous vîmes un officier allemand en uniforme noir, seul, l'air peu commode, armé, qui faisait les cent pas. Il en imposait... du moins le croyait-il. Car il avait en haut du dos, entre les épaules, sur fond noir, un mince et long poisson d'avril, qui voletait un peu, au gré de la marche et de la brise. J'avais envie de rire, ma grand-mère le remarqua et elle me dit seulement : « Allez, on part. » Elle avait raison, c'était prudent. Mais aujourd'hui encore, quand j'y pense, j'imagine la colère le soir de cet officier, qui avait voulu impressionner et qui avait fait rire. Et je salue la mémoire de l'inconscient, fort adroit, qui a pris un risque très réel pour amuser les passants, et ridiculiser un ennemi.

Un autre souvenir, beaucoup plus tragique celui-ci, est lui aussi parfaitement datable : le 27 juillet 1944. L'occasion est la même, nous nous rendions à Ecully. En traversant la place Bellecour, assez près de la statue de Louis XIV, je vis des hommes couchés, immobiles, assez distants les uns des autres, sur le côté nord-est de la statue. Étonné, j'ai voulu m'approcher de l'un d'entre eux. Ma grand-mère, qui avait compris, m'a pris par la main et m'a dit : « On part, et vite ! » Ces hommes étaient morts. Ils avaient été fusillés, quelques heures auparavant, sur la place même, en public, en représailles d'un attentat qui avait eu lieu peu avant rue de Brest, juste au nord de la place. Les Allemands, voulant terrifier la population, avaient abandonné les corps sur la place. La statue *Le Veilleur de pierre*, à l'angle de la rue Gasparin et de la place Bellecour, rappelle encore aujourd'hui ce drame. Le hasard a fait que, contre mon gré, j'en ai été un témoin indirect mais impressionné. Par la suite mes études d'histoire m'ont permis, bien sûr, de mieux situer cet événement local dans l'histoire de la guerre.

Ensuite arrivèrent les derniers mois de la guerre, sans nul doute les plus durs malgré l'espérance d'une victoire prochaine. J'avais presque dix ans, je comprenais mieux ce qui se passait, et mes souvenirs sont à la fois plus nombreux et plus précis. Parmi ces souvenirs de cette période relativement courte, mais d'une intensité exceptionnelle, les bombardements de nos alliés anglo-américains sont les plus forts, si forts qu'il m'est arrivé, bien des années plus tard, de les revoir, de les réentendre, de les revivre dans mes rêves. Les faits sont simples : les Alliés voulaient désorganiser le plus possible les communications entre les armées allemandes. Pour cela, il fallait détruire les nœuds ferroviaires les plus importants : Grigny-Badan, Perrache... Ces bombardements ne produisirent pas les effets attendus, en raison de leur imprécision : les aviateurs lâchaient leurs bombes de trop haut... pour des raisons évidentes. Mais les résultats au sol, les bavures, comme aurait dit Coluche, furent effrayants ; Grigny raté, Givors trinquait : un paysage d'apocalypse qui persista plusieurs mois, et que je pus voir toutes les fois que je me rendais, avec les cars lyonnais, à Lyon, avant de gagner Ecully. Perrache

raté, la place Jean-Macé trinquait aussi : près de 2000 victimes². Un spectacle effrayant au cœur de la grande ville. Pour moi j'ai gardé, je garde encore, des souvenirs auditifs, ce qui est rare, car je suis avant tout « visuel ». Les sirènes d'alarme, d'abord, annonçant l'approche des bombardiers, le réveil en sursaut, le départ en vitesse, à demi vêtu parfois, vers des « abris », parfois d'époque romaine, et plus ou moins sécurisés. Pendant bien des années, chaque fois que les sirènes retentissaient dans une France paisible, les souvenirs de la guerre revivaient en moi. Et je sais que, parmi les gens de ma génération, je ne suis pas le seul.

L'autre souvenir, étroitement lié, est le ronronnement lent, calme, puissant, des avions « amis » survolant Vienne à haute altitude. Ce ronronnement quasi félin avait quelque chose d'implacable. Les cibles étaient connues, les plus proches étaient à moins de 10 kilomètres à vol d'oiseau. Et ces drôles d'oiseaux étaient au-dessus de nous. Avaient-ils bonne vue ? Étaient-ils comme les aviateurs de la *Grande Vadrouille* qui, se croyant sur Calais, survolaient Paris ? Nous les savions imprécis. Il y avait de quoi avoir peur. Et nous avions peur, pas une peur folle, pas une peur panique, une peur résignée, fataliste. Mais cela marque plus qu'on ne le croit, pour une vie entière.

Autre souvenir, plus tard, le passage, au centre de Sainte-Colombe, sur la route nationale 86, pendant plusieurs jours, des armées allemandes, qui battaient en retraite devant les alliés débarqués de Provence. Nous les regardions sans trop de peur, car ils ne menaçaient pas les civils. Nous étions silencieux, heureux de les voir déjà presque vaincus, surpris aussi, car, après si longtemps, nous n'osions pas encore y croire. La peur vient à la fin de la retraite des armées allemandes, lors du passage des « supplétifs », une arrière-garde beaucoup plus indisciplinée et agressive. Ces hommes étaient très différents des Allemands, et différents entre eux. Des centaines peut-être des milliers passèrent sur des petits chevaux, d'autres à pied, en bicyclette... Nous les appelions « les Mongols », terme évidemment tout à fait approximatif... Mais ils avaient, comme on dit, des « têtes à faire peur », et nous les sentions capables de tout. Ils le furent, à certains endroits, mais sur Sainte-Colombe, à part quelques vols, quelques coups, quelques violents (quand même !), ce ne fut pas aussi méchant qu'on aurait pu le craindre.

Peu de temps après arrivèrent « les Américains ». Pour nous il n'y avait qu'eux dans les libérateurs. Ils étaient impressionnants de puissance. Leurs tanks surclassaient manifestement ceux des Allemands en retraite. Et ils rassuraient par la gaieté, la vitalité de la plupart d'entre eux. Nous, les enfants, nous entourions les chars, d'où ils nous lançaient des sachets contenant diverses boissons en poudre, ou parfois des boîtes de conserve de « singe », selon le terme utilisé. Certains soirs, ils étaient parfois un peu « dragueurs » avec les jeunes femmes. Cela plaisait, ou ne plaisait pas. Mais cela passait avec la joie de l'ensemble de la population. Les derniers Allemands à quitter Vienne le firent le 31 août, à l'exception, pour notre malheur, d'une petite équipe d'artificiers, qui eurent pour mission de faire sauter les ponts sur le Rhône, et même sur la Gère, pour tenter de retarder l'avancée des

2 - Il s'agit des bombardements par l'aviation américaine, 26 mai 1944.

Américains. Ils le firent le 1^{er} septembre, avec succès. Je me souviens avant tout de l'explosion de la passerelle qui reliait Sainte-Colombe à Vienne. J'ai encore le bruit de l'explosion dans les oreilles, et la sensation du tremblement de notre maison, qui en conserva des fentes dans les murs, qui restèrent toujours visibles. J'habitais en effet avec ma mère et ma grand-mère la maison de la route Nationale qui se situe face à la rue Garon et donc proche de la passerelle. Le souffle fit éclater toutes les vitres. J'étais, par une chance extraordinaire, en train de prendre mon petit déjeuner. Quelques instants après, ma mère vint m'appeler : « Viens voir ». Mon lit, mon oreiller étaient criblés de débris de verre, par centaines je pense. J'eusse été au minimum défiguré, peut-être aveuglé. Il y eut des blessés à Sainte-Colombe, à Saint-Romain, à Vienne aussi bien sûr. Mais je crois, étonnamment, il n'y eut aucun mort. Les Allemands avaient signé leur départ : bon temps, bon vent...

Ces explosions des ponts coupèrent durablement Sainte-Colombe et Saint-Romain de Vienne. Pendant plusieurs semaines, la seule possibilité pour traverser fut de le faire en barque. Des hommes de bonne volonté, et de fort gabarit, acceptèrent de guider à travers le Rhône ceux qui voulaient traverser, moyennant une faible rétribution, normale eu égard à la pénibilité et aux vrais risques de cette traversée. En cet automne 1944 le Rhône était, comme d'habitude en cette saison, en crue, et même en forte crue. Nous partions de la tour des Valois, et nous arrivions au sud du Jardin de Ville. L'eau clapotait si près de nous qu'il suffisait de mettre la main sur le rebord de la barque pour avoir les doigts trempés. Personne n'avait envie de bouger. Parfois le pilote se faisait rassurant, résultat guère garanti. Cela dura jusqu'au moment où l'Abeille vint tout de même améliorer notre sort. L'Abeille, la Traille, dont quelques traces indiquent encore le lieu de départ près de la passerelle actuelle.

Et puis, enfin, arriva le 8 mai 1945. J'étais à l'école ce matin-là, et l'instituteur nous dit : « Vous vous rappellerez ce jour : la guerre est finie. » Je n'ai rien de plus à dire sur cette énorme explosion de joie, de bonheur. Tout cela a été dit mille fois, sur tous les tons. C'était, avec la fin de l'angoisse, le retour de la confiance dans l'avenir, un élan de fraternité qui balayait, momentanément hélas, les différences de milieux, de classes sociales, de fortune, et même les divergences d'intérêts, les rancunes, les jalousies, si habituelles en temps ordinaire. Et puis les chants, *C'est une fleur de Paris*, les bals, etc. Ma mère et ma grand-mère m'ont dit plus tard qu'elles avaient alors revécu le même immense bonheur individuel, collectif, national, qui au lendemain du 11 novembre 1918 avait submergé la foule immense qui avait envahi la place des Terreaux à Lyon, où elles étaient alors descendues de la Croix-Rousse. Ma mère avait alors dix ans, mon âge en 1945. De tels souvenirs dépassent la grisaille des travaux et des jours et ils sont, comme le dit Péguy dans la *Tapiserie de Notre-Dame*, « quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes ».

J'en ai terminé avec les aventures et mésaventures d'un petit garçon pris dans les remous de la Seconde Guerre mondiale. Elles toucheront sans doute surtout les lecteurs qui gardent comme moi des souvenirs de cette époque devenue bien lointaine. « Ô noirs événements, vous fuyez dans la nuit ! » (Victor Hugo,



Fig. 6 et 7: La passerelle de Sainte-Colombe après le départ des Allemands, début septembre 1944 [Collection privée et Société des Amis de Vienne].

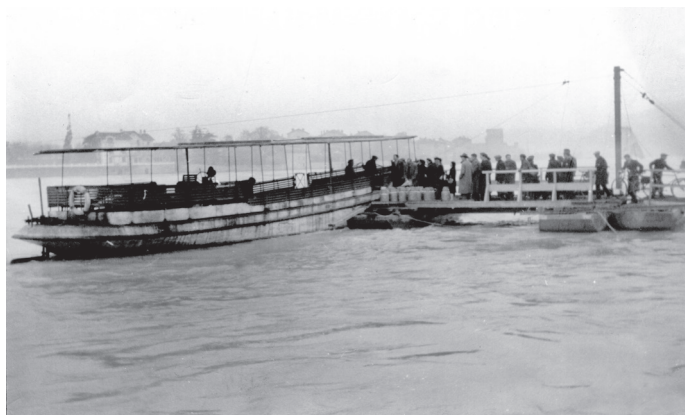


Fig. 8 : Le passage du Rhône sur l'Abeille, après la destruction de la passerelle [photo de presse - Collection Société des Amis de Vienne].

Les Châtiments). Elles peuvent pourtant permettre aussi de mieux comprendre certains drames de notre histoire actuelle. Elles sont des points de contact à travers les temps et se placent dans leur trame commune. C'est aussi cela l'histoire.

Quant à moi, cette participation obligée à tant d'événements tout de même peu banals, m'a sans doute mûri plus que ne l'aurait fait une enfance « normale ». La mort de mon père, survenue peu après, accéléra mon évolution : le gamin turbulent devint un adolescent « sérieux », assumant ses responsabilités. Celle de réussir mes études s'imposait pour bien des raisons. Je décidai de rattraper le temps perdu, et je mis les bouchées doubles, avec un bel appétit. L'école, encore solide, encore sûre d'elle-même, encore motivée, de cette époque tonique de la Reconstruction, me facilita grandement la tâche. Et je garde attachement et reconnaissance à la plupart de mes maîtres passés du collège Ponsard. Inversement j'ai une forme d'indignation à l'encontre des idéologues qui s'acharnent à « déconstruire » cette noble demeure de l'enseignement français.

Pourtant, dans cette adolescence devenue si raisonnable, j'ai gardé en silence le souvenir vivant, admiratif parfois, du petit enfant « sauvage », comme on disait parfois, timide et audacieux, docile et indépendant selon l'instant, qui voulait être libre. Maurice Barrès, dans la belle conclusion de *La Colline inspirée*, évoque l'esprit de « la prairie », l'espace sauvage initial, où règnent à la fois la liberté et la nécessité. Je garde de l'enfance le goût de cet espace de liberté, qui ne cesse de se réduire au fil du temps. « L'enfant est le père de l'homme » : la formule peut surprendre au premier abord. Elle est pourtant vraie. J'ai toujours reconnu cette paternité...

André Hullo

Vienne : un hydravion italien sur le Rhône

Le 28 juin 1928 il fait un temps exécrable, il vente, il pleut violemment, au point qu'un hydravion italien remontant la vallée du Rhône ne peut poursuivre son trajet d'autant que le plafond des nuages est bas. Le pilote décide d'amerrir sur le Rhône, rive droite, à la hauteur de Saint-Cyr, très exactement à la hauteur du café Guigal.

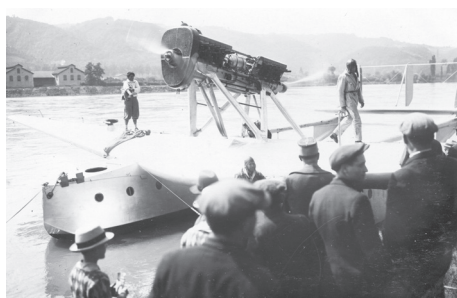


Fig. 1 et 2 : L'hydravion sur les bords du Rhône ; la foule des curieux ; les deux moteurs
[photo-carte postale. - Collection privée]

Rapidement, une foule de curieux vient aussitôt sur les bords du Rhône voir cet engin étonnant pour l'époque, car si les premiers essais ont eu lieu en 1910 sur l'étang de Berre, ils n'ont pas toujours été concluants, toutefois les essais se poursuivent tant en France qu'en Italie, c'est tout de même une grande nouveauté ! L'équipage était composé de quatre hommes dont un commandant de bord et deux mécaniciens ; quant à l'appareil il était complètement métallique avec deux moteurs, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière ; le train d'atterrissage était formé par deux énormes flotteurs ; dans les ailes, deux couchettes pour l'équipage. On s'est demandé où allait cet équipage italien. La réponse fut étonnante : ils allaient dans les régions polaires porter secours à l'expédition Nobile, en grande difficulté.



Fig. 3

En 1926 un ingénieur italien, Umberto Nobile, était devenu célèbre pour avoir le premier survolé en dirigeable le pôle Nord. Fort de ce succès, en 1928 il repart le 15 avril de Milan (la ville a financé une partie de l'expédition), au pôle Nord, avec un nouveau dirigeable l'*Italia*. Ce dirigeable long de 115 mètres soutenant une nacelle, était doté de trois moteurs pouvant aller jusqu'à 120 kilomètres à l'heure. Il arrive au Spitzberg après bien des difficultés et des avaries le 5 mai, puis repart. Mais de nouvelles difficultés surgissent ; après réparation, le 24 mai il atteint le pôle Nord :

Nobile y jette le drapeau italien ; or le mauvais temps arrive le lendemain et au cours de la tempête, le dirigeable s'écrase sur la glace, une dizaine d'hommes, dont Nobile, sont projetés à terre, certains sont blessés, Nobile a un bras et une jambe cassés, tandis que le reste de l'équipage resté dans la nacelle peut leur lancer radio et vivres ; or un coup de vent fait reprendre au dirigeable de la hauteur : il va disparaître à tout jamais...

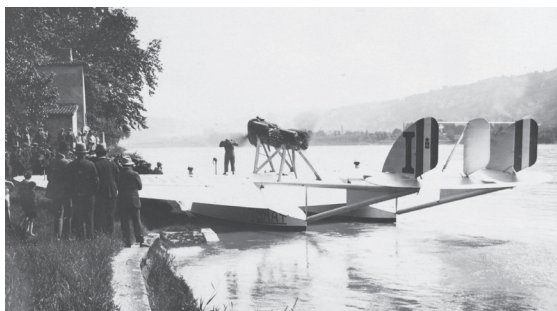


Fig. 4 : L'hydravion vu de l'arrière, à proximité du café Guigal, sur la rive droite du Rhône, [Collection privée].

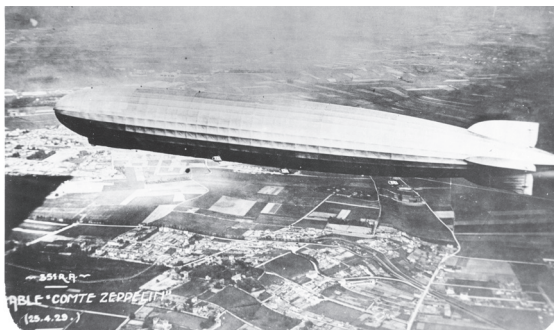


Fig. 5 : Un dirigeable du même type que l'Italia, [Collection privée].

Les survivants, sur la banquise, réussissent à lancer un appel. Ils organisent leur vie ; ce n'est que le 3 juin que leur appel est entendu. Les secours vont s'organiser mais sans coordination. Ainsi une expédition internationale va tenter de participer au sauvetage avec un brise-glace, tandis qu'Amundsen (celui qui était arrivé par voie terrestre le premier aux deux pôles) participe avec un hydravion français aux recherches ; or celui-ci va disparaître lui aussi. Chose curieuse, le gouvernement italien ne répond pas aux différentes propositions de sauvetage. Et c'est tardivement que les Italiens envoient précisément un hydravion de secours. Celui qui s'arrête à Vienne. En effet il y avait une rivalité entre Nobile et le ministre de l'aviation, Italo Balbo, hostile au développement des dirigeables, soutenu d'ailleurs par le gouvernement italien.

Finalement un autre petit avion arrive à rejoindre les survivants, et Nobile, malgré ses réticences, doit selon un ordre prendre place seul dans l'avion, laissant ainsi ses camarades, or cela va donner lieu à une violente polémique, et fut un prétexte à un procès. Rentré en Italie il dut cesser ses fonctions, car accusé d'avoir abandonné ses hommes : le procès a lieu. Écœuré, il part en Union soviétique où il participe au programme de lancement de dirigeables. Il rentre en Italie en 1943 et ce n'est qu'après la Seconde guerre mondiale qu'il sera réhabilité, et sera élu député. Il meurt en 1978 à Rome¹.

1 - Les documents photographiques ont été communiqués complaisamment par M. et Mme Aussillous.

Pour prolonger cet article

La presse viennoise s'est fait, en son temps, l'écho des épisodes dramatiques et des succès de l'expédition de l'ingénieur et général Umberto Nobile¹.

- *MV*, 12 mai 1928 : Nobile qui vole actuellement dans la région polaire, a atterri au Spitzberg.

- *MV*, 26 mai 1928 : le général Nobile aurait survolé le pôle nord.

- En page 6, de son édition du 16 juin 1928, le *JV* consacre trois demi-colonnes à « La tragique aventure de l'Italia » du général Nobile. Une photographie montre l'hydravion italien S. 55 de secours « après son amerrissage sur le Rhône, en face de la Maison Blanche », en face de Vienne ; son équipage était composé du major Maddalena, de deux pilotes, un mécanicien et un radiotélégraphiste. Sur la même page un croquis de la région arctique situe les positions du général et des premiers sauveteurs envoyés à la recherche des naufragés, dans un environnement effrayant de banquises à la dérive. Les secours navals (soviétiques) et aériens (italiens, suédois, français avec le commandant Guilbau) s'organisent pour retrouver les membres rescapés de l'expédition répartis en 3 groupes.

- *MV*, 23 juin 1928 : l'aviateur français commandant Guilbau arrive à Tramsoê (nouvelles du 18 juin) ; puis parti vers le Spitzberg, on est sans nouvelle de lui. Le *Cita du Milano* qui participait depuis le début aux recherches confirme qu'il a pu descendre des provisions au camp de Nobile. Huit jours plus tard, on reste sans nouvelles de l'aviateur français Guilbau [*MV*, 30 juin 1928].

- *MV*, 4 août 1928 : le général Nobile et ses compagnons sont de retour triomphal en Italie ; des avions italiens sont partis de Narvick pour rechercher Guilbau dans le Spitzberg.

- Le 2 mars 1929 le *JV*, annonce la projection du film *La Tragédie du Pôle* au cinéma Berlioz, à Vienne, racontant l'odyssée de l'*Italia*, cinématographié par un membre de l'expédition [annonce dans le *MV*, 23 février 1929].

On peut aussi retrouver les images de l'époque sur la Toile ; car l'expédition et l'aventure de Nobile ont été couverts à l'époque par des films documentaires qui sont proposés sur le net : voir par exemple le film *Nobile. Le naufragé des glaces*.

[R.L.]

1 - Abréviations - *MV* : *Le Moniteur viennois* ; *JV* : *Le Journal de Vienne*

Jean-Yves Estre

Une ville à la hauteur

On passe à côté d'elles tous les jours sans jamais les remarquer... Ce sont de petites plaques de fonte¹, portant une inscription et des chiffres, au bas des murs. On peut lire « Voirie urbaine nivellement » au-dessus des armoiries de la ville et de l'altitude du lieu. Ces plaques ne sont pas toutes datées mais la présence du ciboire et de l'hostie indique qu'elles sont antérieures à 1887 puisque c'est à cette date que, dans un bel élan anticlérical, la municipalité supprima cette référence religieuse figurant dans les armoiries traditionnelles. D'autres plaques-repères, mentionnant « Ponts et chaussées Rhône (sic) » sont datées de 1857.



Fig : Il reste encore quelques plaques-repères du XIX^e siècle mentionnant l'altitude à Vienne, mais elles disparaissent au fil des années. On peut y lire les dates respectives 1857 et 1868.

Au fait, comment se mesure l'altitude d'un lieu ? Autrefois les méthodes étaient empiriques, notamment par triangulation en partant d'un point connu ou avec un altimètre atmosphérique (puisque la pression diminue au fur et à mesure que l'on s'élève), mais la marge d'incertitude était élevée.

1 - Cette contribution reprend, en le complétant, un article paru le 23 mai 2013 dans la rubrique "Jeudi l'Histoire" du *Dauphiné Libéré*.

Depuis une cinquantaine d'années, on a une plus grande précision grâce aux satellites, et cela selon plusieurs systèmes spatiaux opérationnels, GPS², DORIS³ ou Galileo⁴.

Traditionnellement, l'altitude d'une ville⁵ est celle de l'hôtel de ville. À Vienne, elle est de 175 mètres. Le point de plus faible altitude (140 m) se trouve naturellement au bord du Rhône, à la limite sud de la commune, tandis que le point culminant (405 m) est sur la départementale 46, près du bois de Méraude, entre les Charmilles et Chalon.

La Bâtie (228 m) domine de 74 m le carrefour de la place Saint-Louis qui n'est qu'à 154 m et l'esplanade de Notre-Dame de Pipet (233 m) surplombe de 38 m le proscenium du théâtre antique (195 m). Entre le bas (167 m) de la route de l'hôpital, aujourd'hui montée du Docteur Maurice-Chapuis, et l'arrivée au centre hospitalier Lucien-Hussel (275 m), il faut gravir 108 m ! Autres mesures significatives, les altitudes de la place de Miremont (169 m à l'ouest, 174 m à l'est), du collège Ponsard (186 m), du Monument aux morts (164 m), du jardin public (154 m), du pont de la Vêga à la limite de Pont-Évêque (179 m), du carrefour de Saint-Benoît (274 m), de l'espace Saint-Germain (155 m). Notons également qu'entre le bas (188 m) et le haut du cimetière (238 m), il y a 50 m de dénivélé.

Aujourd'hui, il reste peut-être encore une quinzaine de ces plaques en place mais elles finissent par disparaître au fil des travaux en ville et des rénovations de commerces, des vitrines notamment.

2 - Global Positioning System, initialement mis en place par le département de la Défense des États Unis.

3 - Détermination d'Orbite et Radiopositionnement Intégré par Satellite, développé par le CNES (Centre National d'Études Spatiales) et l'IGN (Institut Géographique National).

4 - Développé par l'Union Européenne.

5 - Le point de référence zéro est, on le sait, au niveau de la mer. Mais mesurer le niveau de la mer, ce n'est pas une mince affaire ! Très précisément, c'est à Marseille, le long du quai John Fitzgerald Kennedy (la Corniche) qu'est fixé ce point. Entre 1885 et 1897, le géophysicien Charles Lallemand (1857-1938) mesura le niveau moyen de la mer grâce à une instrumentation qu'il avait inventée : le marégraphe et le médimarémètre. Toutes les altitudes se font par rapport à ce point, matérialisé par un rivet de bronze, de platine et d'iridium fixé dans le rocher.

Roger Lauxerois

Bibliographie pour 2016 (avec rappels des années antérieures)

Antiquité / Antiquité tardive

- Chroniques mensuelles dans *Le magazine de notre ville. Vienne aujourd'hui*, p. 24, rubrique « Notre Histoire »
 - HULLO André, « Martin l'Européen à Vienne », *Vienne Aujourd'hui*, n° 119, janvier 2016.
 - LAUXEROIS Roger, « Renommée et images de Vienne à travers les siècles », *Vienne Aujourd'hui*, n° 124, juin 2016.
 - LAUXEROIS Roger, « Sur les bords du Rhône, à la fin de l'Antiquité romaine », *Vienne Aujourd'hui*, n° 120, février 2016.
- Service régional de l'Archéologie [DRAC], *Bilan scientifique de la région Rhône-Alpes*, 2014, Lyon, Ministère de la Culture et de la Communication / Sous-Direction de l'Archéologie, 2015 – [Notices par les responsables des fouilles ou sondages réalisés en 2014]
 - FRASCONÉ Daniel, « Vienne. Rue Allmer, installation de containers enterrés, tranche 1 », p. 112-113.
 - FRASCONÉ Daniel, « Vienne, 8 rue Vimaine », p. 114.
 - FRASCONÉ Daniel, « Saint-Romain-en-Gal, rue des Thermes, tranche 1 », p. 178.
 - FRASCONÉ Daniel, « Sainte-Colombe. Les Petits Jardins », p. 178-179.
 - ISNARD Fabien, « Sainte-Colombe. 17 rue du 11 novembre », p. 179-181.
 - VICARD Tommy, « Vienne. Chemin du mas de Charavel et chemin de Bèchevienne », p. 114.
- DESBAT Armand, « A propos d'une série de moules d'appliques trouvés à Vienne au XIX^e siècle », dans *Histoires matérielles : terre cuite, bois, métal et autres objets. Des pots et des potes. Mélanges offerts à Lucien Rivet*, Autun, éditions Mergoïl, 2016, p. 129-136.
 [L'auteur met en doute l'authenticité et l'antiquité d'un certain nombre de moules de médaillons d'applique et de masques qui ont été réputés provenir de Vienne dans les ouvrages de céramologie]
- LUCAS Gérard, *Vienne dans les textes grecs et latins. Chroniques littéraires sur l'histoire de la cité, des Allobroges à la fin du V^e siècle de notre ère*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean-Pouilloux, 2016 (Travaux de la Maison de l'Orient, n° 72).
 [Ouvrage attendu depuis de nombreuses années et qui fait suite à un recueil analogue que le même auteur avait signé en 1993 avec J.-C. Decourt et consacré à *Lyon dans les textes grecs et latins*. Il met, pour la première fois, à la disposition des historiens et des amateurs éclairés le corpus des références littéraires antiques et médiévales qui alimentent

le travail de reconstitution de l'histoire gallo-romaine de Vienne. Pourtant la métropole des Allobroges n'y avait été mentionnée que de façon furtive. En effet c'est parce que Vienne a eu sa part dans une histoire « mondiale », - à l'échelle de celle du monde romain -, que des auteurs anciens s'y sont intéressés. On peut cependant regretter l'absence d'états descriptifs de la ville à l'exception de quelques détails livrés par les ouvrages historiques ou hagiographiques de l'évêque Adon (dans la seconde moitié du IX^e siècle !) où l'imaginaire et le défaut de rigueur invitent à nier la valeur historique de certains de ses écrits...

On dénombre dans l'ouvrage de Gérard Lucas cent cinquante notices. Elles replacent les extraits de textes dans leur langue originale (latin ou grec), en les accompagnant bien évidemment d'une traduction établie ou revue par l'auteur. Chacune situe la citation par rapport à l'œuvre d'où elle est tirée, et par rapport à son auteur. Des commentaires allégés donnent l'éclairage nécessaire pour mieux situer les épisodes viennois dans le cours de l'histoire romaine, couverte ainsi depuis César jusqu'au début du VI^e siècle.

Comment tirer le meilleur bénéfice de cette anthologie ? Au lecteur de choisir : soit une lecture par ordre chronologique des auteurs ; soit un décryptage par séquences thématiques ou événementielles à l'aide d'un index très détaillé. En cheminant ainsi il s'arrêtera certainement sur certains dossiers qui apparaissent comme de ténébreuses affaires politico-policières. Ou bien encore il appréciera comment la mémoire, s'appuyant sur des légendes ou des rumeurs incontrôlées, a relayé parfois les silences ou les lacunes de l'histoire. Il comprendra alors comment aujourd'hui encore, la rémanence de ces récits ne vient pas entamer l'ombre du doute : raccourcis ou caricatures de l'histoire ont du mal à se libérer des imaginaires locaux].

- MAZA Guillaume, « Le plat à poisson Lamboglia 23 en campanienne A de la rue de Bourgogne à Vienne... », dans *Histoires matérielles : terre cuite, bois, métal et autres objets. Des pots et des potes. Mélanges offerts à Lucien Rivet*, Autun, éditions Mergoïl, 2016, p. 255-261

[Cet exemplaire de plat appartient aux productions anciennes (début du III^e – premier quart du II^e siècle av. n. ère) de céramique campanienne A (ateliers de Naples/Ischia en Italie), dont la diffusion à l'intérieur de la Gaule continentale était encore restreinte ; il a été trouvé en milieu archéologique précis (vestiges d'habitat gaulois sur le rivage du Rhône), rue de Bourgogne, et illustre de façon exceptionnelle la diffusion des céramiques italiennes bien avant la conquête romaine de la future province de Narbonnaise]

Moyen Age

- BAUD Anne, NIMMEGEERS Nathanaël et FLAMMIN Anne, « L'abbaye de Saint-André-le-Haut à Vienne. Origine et développement d'un monastère de moniales », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* | BUCEMA [en ligne], hors-série n° 10, 2016, mis en ligne le 09 décembre 2016. URL : <http://cem.revues.org/14485>

- BAUD Anne. "Découverte d'une crypte dans l'ancienne abbatale des moniales de Saint-André-le-Haut à Vienne", in : *La mémoire des pierres. Mélanges d'archéologie, d'art et d'histoire en l'honneur de Christian Sapin*, sous la dir. de Sylvie Balcon-Berry, Brigitte Boissavit-Camus, Pascale Chevalier [Bibliothèque de l'Antiquité tardive 29], Turnhout, Brepols, 2016, p. 301-310.

- BAUD Anne, FLAMMIN Anne et ZANNETTACCI Monique, avec les contributions de Céline Brun, Gérard Charpentier, Anna Delassiaz, Mathilde Duriez, Audrey Gaillard, Vanessa Granger, Damien Laisney, Delphine Linard, Françoise Notter-Truxa, Loïc Mindaoui. *Vienne (Isère). Église Saint-André-le-Haut*, rapport de fin d'opération, 2016, Lyon, DRAC Rhône-Alpes, Service Régional de l'Archéologie, 2 vol.
- BAUD Anne, « Vienne. Ancienne abbaye de Saint-André-le-Haut », dans Service régional de l'Archéologie – DRAC, *Bilan scientifique de la région Rhône-Alpes*, 2015, Lyon, Ministère de la Culture et de la Communication / Sous-Direction de l'Archéologie, 2016 – , p. 113-114.

Epoque moderne XVI^e-XVIII^e siècles

- DOMEYNE Pierre, *Les élégies de la peste de Jean Ursin*, Vienne, éd. Morel, 2016 - [textes et traduction, commentaire par., avec la collaboration de Monique Zannettacci. L'ouvrage, dont la Médiathèque de Vienne possède encore un exemplaire, a été édité à Vienne en 1541, chez l'imprimeur Mathias Bonhomme. L'œuvre originale utilise le genre poétique pour aborder des sujets médicaux (peste, nutrition).
- [ORCEL Chrystèle, JEUNET Estelle], *Le lion et l'étoile. Les Villars, la mémoire et l'oubli*, Vienne [sans date], Livret de l'exposition organisée par le service Villes et Pays d'art et d'histoire, décembre 2016-avril 2017.
[Le livret présente l'histoire de la famille des Villars, de souche lyonnaise, et son ascension depuis le début du XIV^e siècle jusqu'à la cour de Versailles, sous Louis XIV et Louis XV, ses alliances avec la noblesse ; le rôle des hommes et femmes dans l'Église viennoise (archevêché, ordres monastiques)]
- Chroniques mensuelles dans *Le magazine de notre ville. Vienne aujourd'hui*, p. 24, rubrique « Notre Histoire »
 - HULLO André, « Au XVII^e siècle, Vienne, ville sénatoriale et cité sainte », n° 123, mai 2016.
 - HULLO André, « Circulation et urbanisme...au XVIII^e », n° 129, décembre 2016.
 - HULLO André, « Vienne et la Marseillaise », n° 121, mars 2016.

XIX^e - XXI^e siècles

- Centre généalogique de Vienne et de la vallée du Rhône, *Revue*, n° 33, mars 2016 :
 - p. 7-33 : « 1914-1918, Hôpitaux militaires à Vienne »
 - p. 34-46 : « Nos trains de jadis »
- Feyzin – 4 janvier 1966. *Images d'une catastrophe* par Georges Vermard, Lyon, éd. Libel, 2016
[Ouvrage commandé par le Service d'incendie et de secours du département du Rhône et de la métropole de Lyon (SDMIS), réalisé par le musée des sapeurs-pompiers de Lyon-Rhône].
- GUILLOT Jean-Claude, *Chronique viennoise de 1850 à 2015*, Vienne, éditions Morel, 2016.

- Chroniques mensuelles dans *Le magazine de notre ville. Vienne aujourd'hui*, p. 24, rubrique « Notre Histoire »
 - FINAND Jean-Claude, LAUXEROIS Roger, « Claude Grange, sculpteur viennois (1883-1971) », n° 126, septembre 2016.
 - LAUXEROIS Roger, « La gare de chemin de fer pendant la Grande Guerre », n° 122, avril 2016.
 - LAUXEROIS Roger, avec la collaboration de Jean-Claude Finand, « Le Monument aux Morts », n° 127, octobre 2016.
 - LAUXEROIS Roger, FINAND Jean-Claude, « L'inauguration du Monument aux Morts par le vainqueur de Verdun », n° 128, novembre 2016.

Patrimoine – arts visuels - Traditions

Expositions

- *Les ciments. Aurélien Grudzien, peintre – Mathias Souverbie, sculpteur*. Livret de l'exposition organisée par l'association ViennArt, du 2 avril au 11 avril 2016.
- *Merci d'être velu(e) ! Le sens du poil* - [Livret de l'exposition organisée par les musées de Vienne, du 21 mai au 13 novembre 2016].

Patrimoine, histoire

- JUNGERS Didier, MARSICO Egidio, *Vienne, Charrette (38)*, éditions Edith & Moi, 2016

[Ouvrage d'art, au catalogue d'une maison d'édition de Crémieu bien connue. Sa publication fait suite à une commande de la Ville de Vienne qui a participé au montage financier avec l'éditeur. Illustré de vues originales de Vienne, prises en hauteur, avec la complexité d'un drone, ou au grand angle ; parfois surprenantes car inhabituelles, remettant nos insignes monuments dans le contexte urbain, ou soulignant la qualité des œuvres d'art. Destiné à donner un aperçu historique et patrimonial de Vienne en particulier à l'intention des touristes et des étrangers. Le choix des thèmes retenus au fil des pages demeure classique, centré autour des monuments phares de la ville, des personnalités historiques, et des événements "canoniques" de l'histoire de Vienne parmi lesquels le concile des Templiers de 1311-1312, le festival de jazz. Les auteurs font la place aux résultats des recherches ou des synthèses récentes, et aux publications des services du patrimoine de la Ville.

Des inexactitudes, des erreurs, doivent tenir le lecteur en vigilance. Telle par exemple à propos de l'hypothèse récente du séisme dévastateur qui aurait ébranlé le temple d'Auguste et de Livie, obligeant à sa reconstruction sous l'empereur Claude ; il n'est pas exact d'écrire que des textes qu'on n'a pu dater relatent ce ou ces tremblements de terre. En effet aucun écrit antique ne témoigne en réalité de cet événement dont le caractère factuel a été produit par des interprétations de divers contextes archéologiques. Ce détail illustre ainsi les risques de propagation d'hypothèses non étayées et d'ailleurs contestées par des archéologues des sites viennois...L'actualité archéologique est reflétée dans l'ouvrage par les pages consacrées à la restauration des mosaïques, par l'histoire de plus de 50 ans de restauration des objets archéologiques inaugurée par l'archéologue viennois, Gabriel Chapotat, par les fouilles en cours à l'abbaye de Saint-André-le-Haut].

- Chroniques mensuelles dans *Le magazine de notre ville, Vienne aujourd'hui*, p. 24, rubrique « Notre Histoire »
 - LAUXEROIS Roger, « Renommée et images de Vienne à travers les siècles », *Vienne Aujourd'hui*, n° 125, été 2016.
- « Vienne gallo-romaine et moyenâgeuse » dans *Histoire antique et médiévale*, n° 84, mars-avril 2016 [un article de vulgarisation, superficiel].
- TRABET André (texte de...), illustrations de Jean-Claude Jaillet, *La Saint-Cayon*, Vienne 2016 [Tuer le cochon après-guerre, enrobé par le parler viennois].

Autour de Vienne : Ampuis, Villeneuve-de-Marc

- BARRET-BANETTE Mireille, GONTEL Clotilde, *Église Saint-Baudille Ampuis*, Ampuis, association Culture et patrimoines, 2016.
[Livret de 40 pages, avec nombreuses illustrations couleurs. L'édifice a été construit à la fin du XVI^e siècle ; le clocher reconstruit de 1825-1829 abrite 3 cloches dont 2 réalisées par les établissements lyonnais Frèrejean en 1827 – Dans le chœur stalles du XVIII^e siècle, avec panneaux et miséricordes - Orgue Merklin-Kuhn, 1941 – description des 17 vitraux du XIX^e siècle, dont ceux de Paulin Campagne (1891), et un autre de Lucien Chatain].
- MAYORGAS Bruno, TINENA-MONHARD Mallory, *Emportés par la guerre : les habitants de Villeneuve-de-Marc entre 1914 et 1918*, Vienne, Éditions 7, 2016.

Vienne, données climatiques 2016*

Station de Météo-France à Reventin-Vaugris, située à l'Amballan, altitude 295 m, latitude 45° 28' 42" N, longitude 04° 48' 36" E. En fonction depuis le 1^{er} janvier 2004.

MOIS		J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Précipitations en mm Total : 712,1		67,0	51,4	73,6	62,0	82,2	66,3	48,9	38,1	26,5	89,2	97,2	9,7
Températures moyennes en degrés Celsius		6.4	6.6	7.4	11.6	14.8	19.7	22.4	22.3	20.0	11.9	7.8	2.8
Températures extrêmes en degrés Celsius	{ Maximum absolu ----- Minimum absolu	(28) 13.8	(21) 18.9	(31) 20.7	(16) 21.1	(27) 29.1	(23) 33.4	(10) 34.7	(26) 35.1	(12) 33.4	(24) 23.2	(1) 18.3	(14) 13
		(18) -2.7	(20) -1.6	(9) -2.8	(28) 2.3	(1) 4.4	(20) 10.6	(14) 10.3	(11) 11.8	(24) 9.1	(12) 1.9	(9) -1.1	(29) -3.2
Nombre de jours de gel : 33 j.		5	4	4								1	19
Nombre de jours à température	{ ≥ 30° : 41 j. ----- ≥ 25° : 84 j.						4	13	14	10			
						3	13	26	24	18			

* Les nombres entre parenthèses indiquent le quantième du mois où ont eu lieu les maxima et minima absolus.

Rappel

Nombre de jours à température ≥ 30° de 2006 à 2016

	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016
MAI	0	0	0	3	0	1	0	0	0	0	0
JUIN	13	1	6	5	6	3	5	3	9	8	4
JUILLET	25	4	6	15	15	3	5	16	5	22	13
AOÛT	0	4	4	15	7	9	13	6	0	14	14
SEPTEMBRE	2	0	0	0	0	0	2	3	1	0	10
TOTAL	40	9	16	38	28	16	25	28	15	44	41

Nombre de jours à température ≥ 25° de 2006 à 2016

	2006	2007	2008	2009	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016
AVRIL	0	10	0	0	3	1	1	2	0	1	0
MAI	6	10	5	12	4	19	8	0	1	6	3
JUIN	23	16	14	17	12	13	18	13	23	22	13
JUILLET	30	18	20	26	25	12	23	28	18	28	26
AOÛT	12	16	19	29	20	23	27	23	13	23	24
SEPTEMBRE	15	7	5	9	12	15	11	9	13	4	18
OCTOBRE	1	1	0	2	1	4	1	1	1	0	0
TOTAL	87	78	63	95	77	87	89	76	69	84	84

Synthèse des données climatiques pour 2016
[d'après les documents Météo-France / Centre départemental de l'Isère].

Informations

La vie de la Société

■ Brèves

Notre collègue Franck Dory interviendra en tant que membre de notre association des Amis de Vienne au cours du colloque d'art roman qu'il organise à Saint-André-de-Sorède (Pyrénées-Orientales), les 7 et 8 avril 2017 sous l'intitulé : « Rencontres autour d'une abbaye catalane disparue : Saint-André ». Il y évoquera plus particulièrement les origines antiques du site.

■ Voyages

• ***Un projet de voyage est à l'étude*** : en Italie (Parme, Bologne, Ravenne...) du 13 au 17 septembre 2017 - Renseignements auprès d'Annick Seguin - Tél. 04 74 85 27 89 - 07 85 53 35 37 ; annick.seguin3@orange.fr

• ***Voyage « Croisière des Tulipes » du 18 au 22 avril 2018***

1^{er} jour - Anvers : Départ en autocar en direction de la Belgique. Déjeuner en cours de route. Arrivée à Anvers dans l'après-midi. Embarquement vers 18h et installation dans les cabines ; présentation de l'équipage et cocktail de bienvenue. Dîner à bord puis découverte de la vieille ville.

2^e jour - Anvers-Rotterdam : Petit déjeuner- buffet. Navigation dans le port d'Anvers, 2^e plus grand port d'Europe après celui de Rotterdam. Nous traverserons des petites mers intérieures, des grandes écluses pour atteindre Rotterdam vers 16h. Déjeuner, soirée et dîner de gala à bord.

3^e jour - Rotterdam-Amsterdam : Après le petit déjeuner-buffet, départ en bateau jusqu'à Utrecht. Déjeuner. Départ pour le Parc floral Keukenhof : le plus grand parc au monde de fleurs à bulbes. Pendant ce temps, le bateau continuera jusqu'à Amsterdam où nous le rejoindrons en fin d'après-midi. Dîner à bord, possibilité de visiter Amsterdam en bateau-mouche. Nuit à bord.

4^e jour - Amsterdam : Petit déjeuner- buffet à bord. En matinée visite guidée d'Amsterdam ou en option visite du Rijksmuseum. Déjeuner à bord. L'après-midi, excursion guidée de Volendam, village traditionnel et de Zaanse Schans, musée en plein air qui compte 120 maisons de bois, des moulins, des entrepôts des 17^e/18^e siècles. Retour au bateau pour le dîner. Soirée libre, possibilité de transfert au centre-ville (en option).

5^e jour - Amsterdam - Retour : Petit déjeuner à bord. Débarquement. Retour en autocar. Déjeuner en cours de route. Arrivée à Vienne dans la nuit.

Prix à partir de 875 euros, selon le type de cabines. Renseignements et réservation auprès d'Annick Seguin - (cf. tél. et mail ci-dessus).

■ Pour de nouveaux témoignages à paraître dans le Bulletin. Appel à vos souvenirs des années du collège et lycée

Les années de collège ont généralement laissé des traces dans la mémoire de chacun. Pour les Viennois ce sont les années passées au collège et lycée Ponsard : souvenirs sur les professeurs, les cours, les surveillants, les incidents émaillant la vie scolaire, les chahuts, l'administration, les camarades, ou le règlement tatillon, ou la cantine.

Nous souhaiterions que vous puissiez évoquer les souvenirs de ces années-là. Aussi nous vous proposons de prendre la plume ou votre clavier pour nous envoyer soit quelques lignes, soit un petit (ou un grand) texte. Vous pouvez le signer ou rester anonyme. Les textes rassemblés seront publiés dans notre bulletin et vous apporterez ainsi votre contribution à la mémoire du collège. Tout cela sera illustré par des photos de classes.

Vous pouvez faire parvenir vos textes soit manuscrits soit de préférence par mail aux Amis de Vienne 5 rue de la Table Ronde, 38200 – Vienne ; mail amisdevienne@sfr.fr

■ Conférence

Le service archéologique municipal de Vienne présente le jeudi 11 mai à 18 h 30 à l'auditorium du Trente (30 avenue du Général-Leclerc) une conférence : « Les monuments romains de Vienne et leur emploi au Moyen Age. Comment peut-on définir le emploi et comment s'est organisé le « recyclage urbain » à la fin de l'Antiquité ? Des exemples sont pris à Lyon et à Vienne pour essayer de répondre à cette question. » avec Hugues Savay-Guerraz, conservateur au musée gallo-romain de Lyon, et Monique Zannettacci, archéologue municipale de Vienne. - Entrée libre, dans la limite des places disponibles.

■ Mémoires du passé, du présent et du futur, sur le site archéologique de Saint-Romain-en-Gal : l'opération capsule

La Société des Amis de Vienne apporte depuis 2016 son concours aux initiatives lancées par le musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne pour fêter les 50 ans de la découverte du site archéologique. La première étape devait faire resurgir les « mémoires passées » par le biais d'une collecte de documents et de témoignages auprès du public local, des riverains et d'anciens propriétaires des terrains maraîchers ou des jardins. Il est encore possible pour les retardataires de contacter le musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal à l'adresse mail suivante : laurence.brissaud@rhone.fr ou d'adresser un courrier à l'adresse suivante : - « Collecte mémoires passées », Laurence Brissaud, musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal – Vienne, RD 502, 69560, Saint-Romain-en-Gal. Pour des précisions consulter le numéro du Bulletin de 2016, 3, p. 27.

Vient maintenant le temps de la seconde étape : mettre en lumière « les mémoires du présent que l'on désire transmettre au futur ». Pour cette opération, une « capsule temporelle » sera mise en place dans une cave antique de la Maison des

Dieu Océan, pour être enfouie et scellée lors du week-end du 24-25 juin 2017. Cette capsule, en béton (fig. 1 et 2, clichés ADM) est destinée à recueillir des textes, messages, poèmes, clichés, œuvres artistiques sur papier... que les visiteurs du musée peuvent d'ores et déjà déposer dans deux demi-amphores actuellement déposées à l'accueil du musée de Saint-Romain-en-Gal et dans le Pavillon du Tourisme, cours Brillier. Destinée à recueillir les traces des contributeurs, leurs réflexions sur la permanence du site gallo-romain, sur ses perspectives de survie dans un monde numérisé, la capsule temporelle recèlera donc un « concentré d'images et de pensées patrimoniales », des plus variées, transmises au futur, à partir de ces deux questions proposées à notre réflexion :



- Faut-il conserver, protéger, préserver, et transmettre les sites archéologiques aux générations futures, pourquoi et comment ?

- Quel objet patrimonial souhaiteriez-vous que l'on conserve dans la capsule temporelle enfouie sur le site archéologique ? Et pour quelles raisons ?



La capsule sera comme un trou de mémoire, gardant enfoui jusqu'en 2067 ce que le public aura voulu transmettre de ses réalités ou de ses rêves actuels aux générations à venir. Pour des raisons de commodités elle exclut les objets matériels en 3D.

Le projet « mémoires futures » se construira ainsi progressivement, avec la participation des publics. Les documents seront périodiquement récupérés, triés, décrits, classés, en respectant les méthodes scientifiques adoptées en archéologie. Ils seront « encapsulés » pour que leur préservation soit assurée, avant d'être placés dans des boîtes, numérotées et classées, qui prendront place dans la capsule. L'encapsulage et la mise en boîte des documents seront réalisés durant les mois de mai et juin 2017. Les contributeurs qui auront déposé leurs "traces", un document, un message, une image... contribueront ainsi à maintenir le lien avec le quartier urbanisé de la *Vienna* antique ; ils s'attacheront ainsi au-delà de leur geste au site de manière durable puisqu'ils seront dépositaires d'un document officiel attestant de leur dépôt et qui fera partie de leur patrimoine individuel...